

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 30 (2006)

Artikel: La maison Criblez-Bessire à Pery
Autor: Babey, Marcellin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064471>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La façade sur rue. On devine les deux maisons mitoyennes. Mars 2006. (Photo Nadia Gagnébin)

La maison Criblez-Bessire à Pery

Chaque maison a une histoire, et raconte à sa façon la vie d'une famille, d'une classe sociale, d'un village, d'un pays, d'une époque. Nous allons le constater en nous rendant à Pery, dans la Vallée de la Suze, district de Courtelary.

Le bourg de Pery n'est pas au bord de la rivière: il surplombe le

fond de la vallée et de surcroît est construit sur un talus, ce qui fait que ses maisons s'étagent au soleil. Sage implantation dans un site cerné de toutes parts par des montagnes élevées !

Aujourd'hui, c'est une commune importante (1350 habitants en 2004), mais il n'en allait pas de

même autrefois. En 1453, Pery ne comptait que 14 feux, soit env. 60 habitants¹. En 1647, la population avait environ doublé, 120 habitants². C'est vers le milieu du XIX^e siècle que le développement industriel (fer d'abord, puis cimenterie, horlogerie et papeterie) a créé un «boom», lisible dans l'architecture du village par le



La porte cochère du devant-huis. (Photo Nadia Gagnébin)

nombre important de constructions des XIX^e et XX^e siècles, et provoquant le développement économique du fond de la vallée (Reuchenette, Rondchâtel).

Pourtant, comme ailleurs dans le Jura industriel, Péry a su respecter le noyau rural qui préexistait à ce développement industriel. Grâce à quoi nous allons pouvoir voyager dans le temps et suivre les aventures d'une de ces maisons du vieux Péry, que nous baptisons à cette occasion du nom de «maison Criblez-Bessire».

Situation

Comme assez souvent dans les vallées jurassiennes, la maison

Criblez-Bessire fait partie d'une rangée de maisons contiguës, accolées par leurs pignons et qui présentent par conséquent sur la rue des façades peu élevées et rectangulaires, parallèles au faîte du toit, ce qu'on appelle un « mur gouttereau ». Elle se trouve au centre d'un petit groupe, donc entourée de part et d'autre, et n'a en tout et pour tout, comme souvent en contexte urbain, que deux façades, l'une sur la rue, l'autre sur le jardin.

La question de savoir si les maisons de part et d'autre sont plus anciennes, contemporaines ou plus récentes que notre objet d'étude n'a pas été examinée, mais constituerait une extension intéressante de cette recherche.

Description de l'extérieur

La façade sur rue n'attire pas spécialement l'attention, avec son enduit gris sombre, râche et vétuste. Le regard se fixe d'abord vers la grande porte cochère, dont le cadre en calcaire blanc, mouluré d'une large doucine avec filet, affecte la forme d'une anse de panier. Ce beau travail de tailleur de pierre, bien conservé pour son âge, met en évidence la clé de l'arc, saillante et parlante, que nous allons consulter tout à l'heure.

A gauche de cette porte, seule communication de la maison avec l'espace public, un ensemble de cinq fenêtres : trois au rez-de-chaussée, surmontées de deux petites à l'étage, quelque peu assombries par l'avant-toit tout proche. Toutes ces fenêtres sont de création récente (XX^e siècle).

Si l'on en croit Jakob Hunziker, qui a croqué le plan de cette maison dans le dernier quart du XIX^e siècle, l'éclairage sur la rue n'était alors assuré que par une seule fenêtre, barlongue et composée de trois baies séparées par deux meneaux. Ce qui est dans la logique du style postgothique de la porte que nous venons de mentionner, et qui nous donne une date du XVII^e siècle, car ces baies trijumelles étaient alors la règle pour éclairer le poêle, et il nous en reste heureusement quelques

pas
son
ste.
la
dre
une
la
Ce
rre,
en
e et
Iter

seule
vec
inq
sée,
uge,
int-
res
cle)
ser,
son
cle,
ors
tre,
rois
ux.
tyle
ous
ous
car
s la
ous
ues

beaux exemples dans le Jura³. Le Dr Hunziker a probablement oublié de mentionner une petite baie supplémentaire qui devait nécessairement éclairer la deuxième pièce.

Le toit est à faible pente, caractéristique des anciens toits de bardeaux. Un œil attentif remarquerait, en prenant du recul, que ce toit, aujourd'hui couvert en tuiles mécaniques, comporte une verrière sommitale.

Une fois accueillis chaleureusement par la famille Bessire, propriétaire, nous pouvons traverser la maison et observer la seconde façade, côté jardin. Elle est enduite du même crépi gris sombre, et percée de plusieurs ouvertures, portes et fenêtres, encore plus récentes que côté rue : elles témoignent de l'agrandissement et de la modernisation du logement sur le jardin, qui est aussi le côté du soleil. Seules la porte faisant communiquer le jardin avec la grange et la petite baie éclairant la cave correspondent à la disposition d'origine.

La maison, comme on le voit, n'était primitivement que fort peu ouverte vers l'extérieur, et ses occupants ne profitaient absolument pas de l'ensoleillement. A l'heure où les questions énergétiques se font de plus en plus pressantes, on peut s'en étonner. Mais n'oublions pas que l'important, autrefois, c'était le



La façade sur jardin. (Photo Nadia Gagnepin)

lien avec la société humaine, lien concrétisé par la rue. A la campagne comme dans les villes, lorsque la rue est au nord, les fenêtres du logement la regardent néanmoins et ne reçoivent donc jamais de soleil.

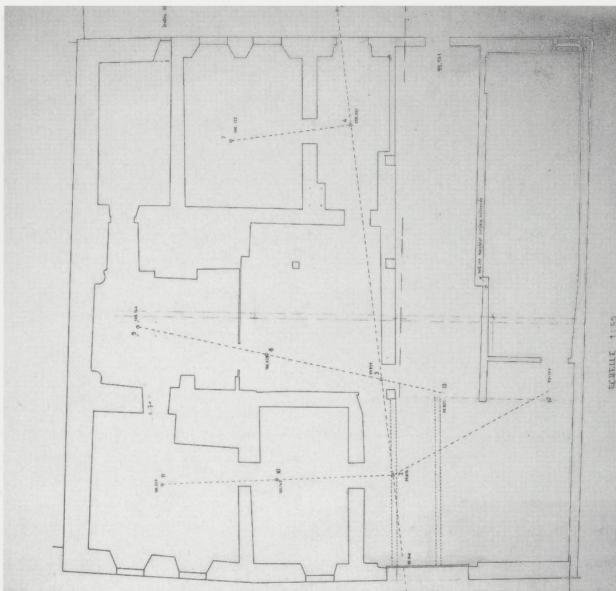
Avec les restaurations successives, les choses ont bien changé, et notre maison prend aujourd'hui soleil et jour par de nombreuses ouvertures supplémentaires dans les deux façades comme dans le toit, sans pour autant que sa volumétrie en ait été affectée.

Dans le jardin, relevons encore la présence d'un grenier extérieur en madriers, actuellement en cours de restauration. Il est placé parallèlement à la façade de la maison et à peu de

distance. Rappelons que ce stockage extérieur avait pour but de tenter de sauver les provisions et effets précieux en cas d'incendie du logis, hélas trop fréquent.

Description de l'intérieur

Penchons-nous maintenant sur le plan de cette maison. Par une chance rare, nous possédons, comme déjà dit, un croquis vieux d'environ 120 ans fait par un ethnologue amateur suisse, nommé Jakob Hunziker, qui visita cette maison lors de son tour de Suisse des maisons rurales. Les décennies d'observation du Dr Hunziker – il fut nommé *docteur honoris causa* en raison de l'importance de ses recherches – menèrent à la



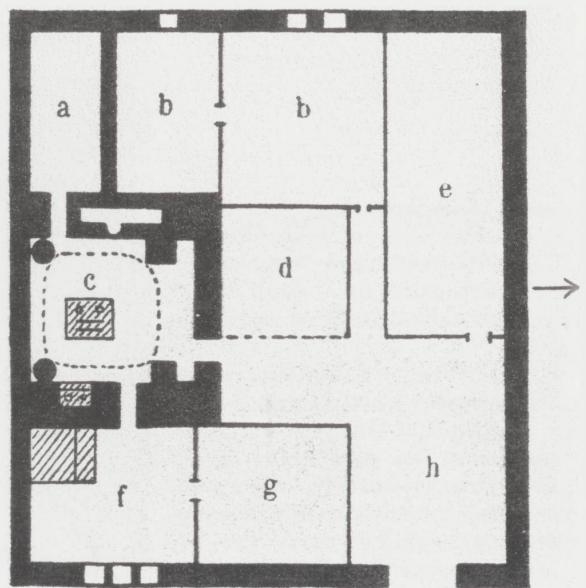
Plan du rez-de-chaussée. Ce plan montre le nord – et donc la rue – en bas.

publication d'une série intitulée, dans la version française, «La maison suisse d'après ses formes rustiques et son développement historique». Décédé en 1901, le Dr Hunziker laissait les manuscrits des parties inachevées de son œuvre, mais, grâce au professeur Jecklin, l'édition put se poursuivre, et notamment la publication, en 1907, à Aarau et à Lausanne, du 4^e volume de la série, lequel couvre une grande partie de la Suisse romande. C'est tout au début de ce volume que nous trouvons le plan de deux maisons de Péry, dont celui de la maison Criblez-Bessire.

En le comparant avec un relevé actuel, effectué par les soins

du propriétaire pour servir à la réhabilitation de l'intérieur de la maison, on s'aperçoit que le croquis de Hunziker comporte des inexacuitudes. Il est néanmoins fort précieux pour plusieurs détails qui sont certainement authentiques et confirmés par son texte. Bien que *L'Hôtâ* ait déjà repris ce plan dans l'article de feu O. Cuendet intitulé «Bornes et tués»⁴, nous le reproduisons néanmoins en face du relevé actuel pour faciliter à nos lecteurs la visite imaginaire de la maison et faire des comparaisons.

En bon logis rural jurassien, la maison Criblez-Bessire présente trois parties : habitation, grange,



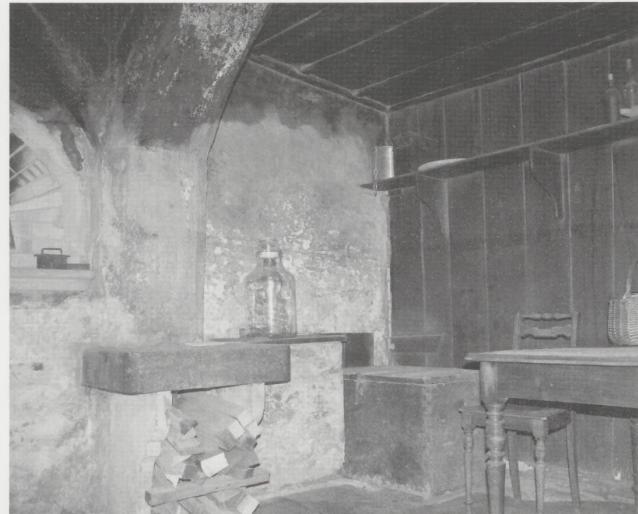
Plan de la maison par J. Hunziker publié en 1907.

écurie. Toute la distribution se fait par une cour intérieure couverte, placée derrière la porte cochère, le devant-huis. En entrant dans ce devant-huis, on peut donc se rendre : par la gauche, dans l'habitation, tout droit – par une seconde grande porte cochère en bois – dans la grange, par la droite, dans l'écurie.

Hommes, animaux, chars, brouettes, tout passe par la porte cochère. Il est à remarquer que les murs pignons mitoyens, qui séparent notre maison de ses deux voisines, paraissent, au moins pour l'un d'entre eux, assez récents. Il semble qu'à Péry les maisons mitoyennes aient parfois été reliées entre elles par



Le devant-huis et la porte cochère vus de l'intérieur. (Photo Nadia Gagnebin)



Dans la cuisine. On devine, à l'extrême gauche, la gueule du four à pain bordée par l'un des pilastres du tué, lequel comporte une tablette saillante. A droite, la partie plafonnée. (Photo Nadia Gagnebin)

l'intérieur, au niveau des combles, ce qui signifierait vraisemblablement que les propriétaires de ces maisons mitoyennes étaient apparentés au moment de la construction. D'après notre ami Anderegg, spécialiste de l'habitat rural fribourgeois, cette façon de faire est tout à fait courante dans ce canton également. Ce qui nous explique pourquoi la trémie du tué, que nous décrivons ci-dessous, ne s'appuie sur aucune maçonnerie : il n'est pas inimaginable qu'à l'origine il ait traversé, solitaire, l'immense comble commun de cette rangée de maisons.

L'habitation se décompose à son tour en trois parties : les pièces côté rue, celles côté jardin et la partie centrale. Cette dernière ne reçoit

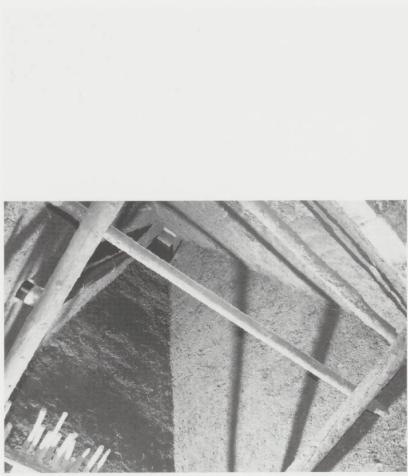
d'autre éclairage naturel que celui, indirect, qui peut s'y infiltrer par les portes des chambres lorsqu'elles sont ouvertes, et un filet de lumière zénithale tombant par le trou de la cheminée. Cette partie centrale, sise entre le devant-huis, à l'ouest, et le mur mitoyen, à l'est, est donc le cœur topographique de la maison. Un respect des mystères de la vie d'autrefois a conduit les actuels propriétaires – fait rare – à laisser cette partie de leur logis en l'état, sans y faire le moindre travail de transformation et même pratiquement sans s'en servir dans leur vie quotidienne.

Cette pièce est en effet l'ancienne pièce à fumée, la cuisine d'origine. Elle rassemblait la fumée émise par

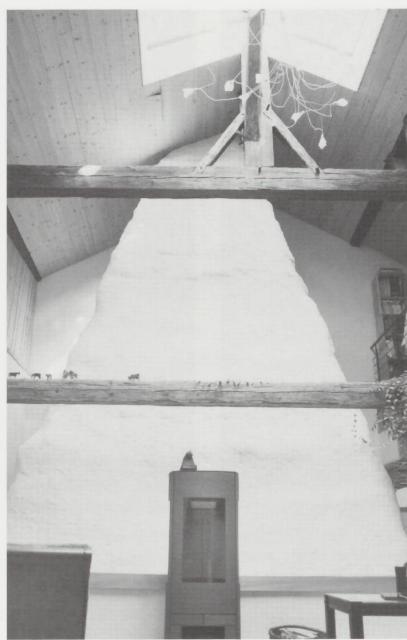
les cinq points de chauffe ayant existé dans la maison jusqu'à la récente réhabilitation, à savoir : le foyer de cuisson, situé au sol sous la cheminée, le four à pain, deux fourneaux à banc et un troisième chauffage, rajouté après coup et plus éloigné, qui rejoignait le conduit d'évacuation des fumées par un canal en planches clouées qui provoquerait, s'il était encore en fonction de nos jours, une crise cardiaque à tout inspecteur d'assurance incendie.

Avec un tel rassemblement de fumées, on se doute qu'il est impossible d'être plus noir que le plafond et les parois de cette pièce.

La cheminée est une construction rare et spectaculaire, un tué de pierre. Ce tué est adossé au mur mitoyen et



L'intérieur du tué. (Photo Nadia Gagnébin)



La trémie du tué vue depuis le hall supérieur aménagé. (Photo Nadia Gagnébin)

porté par quatre arcs surbaissés, retombant sur des pilastres engagés. Les deux pilastres engagés dans le mur mitoyen sont des demi-colonnes rondes. Les deux autres, qui rétrécissent la pièce en son milieu, sont rectangulaires et chanfreinés. Le tout est érodé par la longue action du feu et du temps.

Le tué n'est pas très grand, 2,8 m par 3,2 m à son ouverture inférieure ; la cheminée couvre donc environ 9 m². Celui du moulin de Cormoret, plus ancien, fait 5 mètres à la base, d'après G. Lovis⁵. Le feu principal, et c'est ce qui a été surtout remarqué dans les deux croquis faits à Péry par Hunziker, n'est pas entretenu contre un mur, mais plus ou moins au milieu

du tué, ce qui permet en théorie de circuler autour. Les deux fonctions de ce feu, qui était entretenu tout au long de l'année, étaient la cuisson et le séchage. Pour la cuisson, on se servait initialement de la crémaillère, suspendue au premier bois rond qui traversait la trémie de la cheminée à environ 3 m du sol. Cette crémaillère permettait d'accrocher la marmite à anse à différentes hauteurs suivant la cuisson désirée. Plus tard vinrent des potagers en fonte, sur lesquels on pouvait poser les casseroles et qui, en concentrant la chaleur sur l'endroit utile, économisaient le bois. Pour le séchage des viandes, préalablement passées à la saumure, on accrochait celles-ci sur des perches plus élevées,

dans le conduit à fumée, que l'on peut encore observer sur la photo.

Des niches aménagées dans les massifs de maçonnerie séparant la cuisine des chambres donnaient accès aux gueules des fourneaux à banc, qui recrachaient leur fumée dans la cuisine. De même avec le four à pain, petit, qui occupait l'intérieur de l'un de ces massifs. L'épaisseur de ces murs est en effet telle que le passage menant à la petite cave sud-est ressemble à un petit tunnel. Un même massif existe en face, côté rue, dont la seule fonction est probablement de contrebuter la poussée oblique du tué. Les feux entretenus dans ces gueules étaient intermittents, en fonction des besoins. Le foyer fiscal de référence était bien le feu culinaire, qui était permanent.

Le conduit ou trémie du tué est en tuf, maçonnerie légère de l'époque résistant convenablement au feu. A l'intérieur, les parois sont lissées en un tronc de pyramide parfait au moyen d'un enduit de chaux, à l'extérieur, les moellons irréguliers de tuf ont été laissés tels quels, cette partie traversant initialement la grange. La récente réhabilitation a laissé cette trémie en l'état, en la recouvrant simplement, pour la propreté, d'un bon badigeon.

Il est à noter que la trémie de tuf comporte quatre côtés de pente



La dédicace du fourneau à banc. (Photo Nadia Gagnebin)



La signature de l'artisan du fourneau à banc.
(Photo Nadia Gagnebin)



La signature du constructeur: clé d'arc de la porte du devant-huis. (Photo Nadia Gagnebin)

égale, et qu'on n'a donc pas utilisé le mur mitoyen tout proche pour s'y appuyer. Le même raisonnement se rencontre dans les trémies de bois des cheminées « sarrasines » de Bresse. Dans d'autres régions, on adosse le conduit au mur de refend jusqu'en haut. Nous avons vu plus haut une explication possible à ce fait.

Les chambres ont subi beaucoup de transformations depuis la construction. Elles se sont aussi multipliées, l'espace habitable et chauffé étant, dans l'état 2006, beaucoup plus grand qu'au départ. D'après Hunziker, il y avait déjà en 1880 deux chambres sur rue et deux sur jardin, mais son croquis est imprécis côté jardin, car il a oublié de figurer la grange.

Il n'est pas certain que le logement était si grand dès l'origine. Quant aux chambres du haut, elles devaient n'être, si elles n'ont pas été faites après coup, que des soupentes

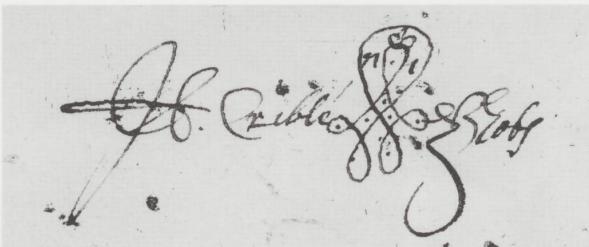
à dormir, l'équivalent de nos modernes « mezzanines ». Il ne faut pas oublier qu'au cours du XVIII^e siècle, et même plus tard, l'expansion démographique a souvent densifié l'occupation des maisons par la construction d'annexes ou l'ajout de chambres dans le volume existant, au détriment d'autres locaux moins indispensables. Il subsiste, côté jardin, un magnifique fourneau à banc en molasse peint en vert, en parfait état de marche, comportant deux inscriptions. Ce fourneau se trouvait précédemment dans le poêle côté rue. Il a été déplacé et restauré, occupant aujourd'hui l'emplacement d'un ancien fourneau en faïence. L'une des inscriptions nomme le propriétaire, en écriture romaine cursive, et la date de fabrication du fourneau: *Frédéric Bessire 1864*. L'autre, dans un cartouche ovale et en caractères allemands, nomme l'artisan: *Niklaus Biederman Steinhauer (= tailleur de pierre) in Jens*⁶.

Historique

Pour aller plus avant dans la compréhension de cette maison qui a si magnifiquement retrouvé une jeunesse après de longs travaux récents, il nous faut maintenant reprendre les choses par le début.

1. Le constructeur et les Criblez

Revenons au point de départ: le cartouche en écusson figurant sur la clé d'arc de la porte cochère. Chef-d'œuvre du tailleur embauché pour réaliser les encadrements de baies, il est réalisé selon les conventions en vigueur dans cette partie du Jura, partie qui va jusqu'aux Montagnes neuchâteloises : il est taillé selon la technique du champlevé, fait saillie par rapport à l'extrados de l'arc et interrompt la moulure qui court tout au long de celui-ci, mais sans dépasser dans l'intrados, où il risquerait en tel cas d'être ébréché au passage d'un véhicule haut.



Signature-paraphe
du notaire Criblez,
constructeur de la maison.

L'enseigne du magasin.
(Photo Nadia Gagnebin)



Cet écusson, orné en pointe d'un « mont de trois coupeaux » comme les armoiries, n'a d'autre décor que quelques feuilles stylisées sommaires groupées par deux, qui occupent l'espace pour meubler les vides. La partie centrale livre les deux éléments essentiels dans l'histoire d'une maison : la date de construction (1681) et les initiales du constructeur (IHC).

Grâce à la sagacité de Jean-Paul Prongué, nous pouvons livrer l'identité du constructeur. Il s'agit du greffier de justice et notaire Jean-Henri Criblez. En 1682, parmi les autorités de Péry, nous rencontrons David Criblé ou Criblet, justicier, Jean Henri Crible, greffier, Benedict et Elie Criblé, Pierre Criblé ou Cribelot, du Consistoire, également forestier. On voit que l'orthographe des noms de famille n'est nullement fixée à cette époque, puisque nous voyons là ce nom de famille écrit, dans le même document, de 3 façons différentes ! Cette famille Criblez est encore aujourd'hui bien implantée à Péry.

Notre maison est donc une maison de notaire, et probablement que l'une des deux pièces sur rue comportait le secrétariat où rédigeait notre notaire

et où il resserrait ses registres. Pièce chauffée cela va sans dire, car on ne saurait écrire en hiver dans le froid, et la clientèle doit être reçue décentement et pouvoir s'exprimer sans claquer des dents.

Cette profession du constructeur explique aussi l'importance relativement faible de la partie rurale, car la production agricole n'était, dans ce cas, pas l'unique source de revenu. Le notaire a surtout besoin d'un bon cheval, peut-être d'une carriole, et de provisions pour ce cheval et sa famille.

Le choix de la cheminée à tué est peut-être aussi lié à cette fonction sociale du constructeur. En effet, la seconde maison étudiée par Hunziker à Péry, presque voisine de la maison Criblez-Bessire, diffère assez fondamentalement de notre objet d'étude et offre ainsi une comparaison intéressante. Du début du XVII^e siècle, cette maison, dont Hunziker donne heureusement une photo d'ensemble, n'est accolée à aucune autre et expose au sud un grand pignon dans lequel s'ouvrent toutes les fenêtres du logement. C'est le type d'implantation qui domine sur le Haut-Plateau. Le logement de cette seconde maison, qui occupe

en plan moins du tiers de l'espace, a aussi la cuisine au centre de la façade, mais celle-ci débouche sur l'extérieur par une porte et une fenêtre, et elle est couverte d'une voûte associée à un séchoir à perches, que la fumée traverse après avoir séché les viandes. Ce séchoir, destiné aux céréales, qu'on devait parfois moissonner avant qu'elles ne soient à maturité pendant ce froid XVII^e siècle, indique également l'importance de la culture dans cette maison, qui est celle d'un riche laboureur. Il y a d'ailleurs un devant-huis, mais également, sur la façade opposée, une entrée haute de grange pour faciliter le remplissage des soliers à foin et à paille situés en haut du bâtiment.

Point commun entre la maison du paysan et celle du notaire, il y a une chambre de chaque côté de la cuisine, et deux fours à banc, toujours d'après les observations d'Hunziker. Cette maison existe toujours, mais atrocement transformée, si bien que nous avons eu beaucoup de peine à la reconnaître.

Peu soucieux de sécher des céréales qu'il achetait toutes prêtes, notre notaire se tourna vers un type de cheminée avec plus de tirage et sentait donc moins la fumée lorsqu'il se trouvait auprès de personnes importantes.

Le notaire du XVII^e siècle, dans le Jura, n'est pas encore le notable

bedonnant et hautain qu'il deviendra au XIX^e. Pour se rendre compte comment on fait un notaire dans le Vallon de Saint-Imier sous les princes-évêques, il est nécessaire de lire les mémoires de Jean-Henry Jaquerez⁷. Si aujourd'hui les notaires ruraux sont des gens sérieux et d'une probité au-dessus de tout soupçon, il n'en était apparemment pas tout à fait de même à cette époque, et notre J.-H. Jaquerez, qui porte par hasard le même prénom que notre notaire Criblez, était un fieffé garnement, dont la jeunesse scabreuse est émaillée de certaines anecdotes qui se passent précisément... à Pery. Ce personnage ne devient notaire qu'après des périodes oisives, une tentative de devenir colporteur et un séjour à Paris comme domestique. Cette profession est donc accessible à tout garçon débrouillard et réveillé capable d'écrire proprement, à la suite d'un simple apprentissage et bien entendu sans faire d'études universitaires !

Le notaire reste, en 1681, un personnage ancré dans le monde rural, un peu paysan, un peu bricoleur, comme le pasteur ou le maître d'école de cette époque.

Il est probable que la maison reste à la famille Criblez au cours du XVIII^e siècle, sans subir de transformation majeure.

2. Les Bessire

S'il y eut un mariage important pour notre bâtiment, c'est celui de Frédéric Bessire (on disait encore «Belsire» au XVII^e siècle), fils de Théophile, né en 1807 et décédé en 1881. Frédéric Bessire épousait le 25 octobre 1845 Julie Criblez, de Pery, née en 1822 et décédée en 1875. C'est probablement cette Julie qui a ramené la maison que nous explorons dans la lignée des Bessire, encore actuellement propriétaires. Et c'est le personnage qui fait graver son nom sur le fourneau en molasse de la chambre côté jardin, sous la forme germanisée «Frédric». Ce Frédéric a exercé, dans la maison, une activité d'épicerie-mercerie. Point de vitrine à cette époque, c'est-à-dire vers 1850 : une simple enseigne peinte accroché sur la façade de la maison, et la clientèle passait par la porte cochère pour se rendre, directement par le devant-huis, dans la première pièce du logement, qui constituait le magasin.

Frédéric Bessire eut deux garçons, Auguste et Alfred. Ce dernier, né en 1854, épousa Sophie Streitt en 1877, soit après le décès de sa mère. On peut supposer que ce couple resta dans la maison du père veuf et lui succéda après son décès en 1881.

Le couple Bessire-Streitt eut cinq enfants. Tout d'abord trois filles,



Pose de la verrière dans une ambiance automnale. (Photo famille Bessire)

dont l'une ne vécut qu'un mois ; les deux autres furent mariées fort jeunes. Le quatrième enfant fut un garçon, Frédéric-Alfred, du nom – à peine germanisé – de ses père et grand-père. Un dernier garçon ne vécut que six mois.

Frédéric-Alfred naquit en 1883. Au décès de sa mère Sophie Streitt en 1888 (âgée de seulement 34 ans), son père se trouva brusquement à charge de trois petits enfants. De plus, il avait repris l'épicerie-mercerie paternelle et fait modifier la pancarte du magasin en remplaçant «Frédric» par «Alfred». Sa situation était ingérable. Il se remaria avec Elizabeth Abplanalp et eut encore 3 nouveaux enfants de ce second mariage. Lorsque naquit le petit dernier, Jean-André, son père avait quarante-neuf ans. Mais la mère décédait quelques mois plus tard, laissant à nouveau Alfred Bessire avec 3 jeunes enfants à charge, et les mêmes problèmes qu'il avait déjà connus quinze ans plus tôt ! Sans se décourager, il se remaria une troisième fois avec Vérène Lerch, qui était âgée de près de cinquante ans et



La réfection du vaste toit. (Photo famille Bessire)

dont il n'eut, cette fois, pas d'enfant, mais dont il partagea encore trente-cinq ans l'existence. Quelle vie tourmentée et bien remplie !

C'est le petit dernier, Jean-André Bessire, que nous retrouvons dans notre logis. Né en 1903, il se maria avec Marthe Villard en 1928, et eut deux enfants : Judith et Frédy-André, né en 1931. On ne sait jusqu'à quand fut continuée l'épicerie familiale.

Cet unique garçon se maria en 1958 avec Heidi Gerber, dont il eut deux enfants : Anne et André-Ernest, né en 1965, actuel propriétaire constituant la cinquième génération de Bessire dans cette maison sur une période de cent soixante ans.

Et l'histoire continue puisque André a épousé Edith Heuer – dont nous louons les talents pâtissiers au passage – et qu'ils élèvent avec bonheur leurs quatre enfants dans la séculaire maison de famille toute refaite à neuf !

La réhabilitation récente

Restaurée cette dernière décennie avec énergie et réflexion par ses heureux propriétaires, cette maison a eu beaucoup de chance. Les travaux, qui se sont succédé sur huit années, ont en effet été entrepris selon certains principes qu'on ne voit pas toujours appliqués en pareil cas.

La rénovation a été entreprise après une réflexion d'ensemble, et non au coup par coup.

Il a été décidé de préserver l'ossature ancienne de la maison. La charpente, les maçonneries, la volumétrie sont restées pratiquement inchangées. Même les chevrons ont été conservés sous la verrière, par respect pour l'ancienne construction.

La modernité a été alliée sans complexes à cette ossature : carrelages et dallages de qualité, garde-corps métallique, verrière zénithale, châssis de toit ont été

installés en même temps que le confort (chauffage, électricité). Comme déjà dit, le cœur historique de la maison a été conservé sans changement. On assiste donc à la coexistence pacifique de l'ancien et du moderne ! Les matériaux traditionnels sont à l'honneur : parquet en orme, lambris de sapin, enduits et badigeons de chaux.

Nos maisons jurassiennes sont des bâties imposantes, qui occasionnent des réhabilitations lourdes. Ce fait rehausse le mérite de cette jeune famille. La ténacité et une claire vision de l'objectif à atteindre ont ainsi recréé un lieu de vie de haute qualité dans la «vieille ferme» du notaire Criblez. Un grand bravo à Edith et André Bessire et à leurs quatre enfants.

Marcellin Babey

Notes

¹ Source : pery.ch

² Source : AAEB B 187/59, 1647

³ Voir notamment *Vieilles pierres d'Erguel et des Franches-Montagnes*, Hôté spécial, APRUJ 1988, p. 51, 52, 58

⁴ O. Cuendet, *Bornes et tués ou la cheminée centrale dans les régions bourguignonnes*, in *L'Hôté* n° 10;

⁵ G. Lovis, *Que deviennent les anciennes fermes du Jura?*, Société Jurassienne d'Emulation 1978 p. 62.

⁶ Petit village au sud de Bienne.

⁷ *Mémoires du Petit Henry*, (1711-1782), Porrentruy, Edition du Pré Carré, 1982.

le
té).
que
ans
la
ien
aux
ur :
oin,

nes
qui
ons
de
ine
dre
de
ne»
avo
urs

bey

ièl et
988,

atrale
;
erimes
1978

782),

